

REGARDS SUR LE TANKA

Dans le doux soir bleu
Tout imprégné de silence,
J'écoute mon cœur...
Que chante-t-il de si gai ?
Serait-ce la joie d'aimer ?

Jehanne Grandjean, *Sakura, Jonchée de tankas*, éditions Gerbert, 1954

Les premières traces écrites de la poésie japonaise (Waka) datent du 8^e siècle. Parmi les quatre genres qui la composent, *Tanka*, *Chôka*, *Sedôka*, *Katauta*, le tanka, d'où est issu le haïku, retient ici notre attention. Le présent dossier, qui sera complété dans un prochain numéro de *GONG*, s'intéresse plus particulièrement au tanka francophone. Il s'ouvre sur un historique proposé par Patrick Simon, à travers une étude intitulée *Du tanka en trois temps*. Suit, broché par Dominique Chipot, le *Portrait de Madame Jehanne Grandjean*, personnalité clé par rapport au tanka francophone. Enfin, plusieurs recensions et présentations de livres de tanka contemporains viennent étayer le propos :

dans *Traces d'hier*, André Duhaime, Janick Belleau cerne la manière dont le poète québécois appréhende le tanka ; elle dégage aussi les caractéristiques essentielles de son ouvrage ; le développement d'Hélène Boissé, *Tout.te.s des apprenti.e.s sur la voie du tanka*, constitue une approche personnelle du tanka, incluant une analyse du recueil intitulé *L'anniversaire de la salade* de Machi Tawara ; dans *Invitation à prendre le thé*, Jean Dorval consacre son propos à l'*Anthologie du tanka francophone*, ouvrage dirigé par Patrick Simon ; enfin, la recension du recueil *d'âmes et d'ailes* de Janick Belleau, réalisée par moi-même, clôt le premier volet de ce dossier. La seconde partie abordera le renku et fournira une bibliographie du tanka.

Danièle DUTEIL

L'équipe de rédaction de GONG remercie les auteurs de leur aimable contribution à ce dossier.

La rencontre entre la francophonie artistique et le Japon remonte à la seconde partie du **19^e siècle**. Des contacts existaient cependant, avec la Hollande et la Chine, de manière limitée, entre 1639 et 1854. Au 18^e siècle, par exemple, il était d'usage dans les familles nobles de collectionner des objets rares en provenance du Japon, souvent importés par des gens d'affaires de la Hollande ou du Siam. C'est surtout à partir de 1868 que l'art japonais fait son entrée en Europe, à la suite des ventes d'œuvres d'art au lendemain d'une révolution qui ruina les familles féodales. Puis, les échanges entre l'Orient et l'Occident vont se multiplier, surtout grâce aux expositions universelles comme celles de Paris (1867, 1878). Les relations les plus fécondes se feront dans les toutes dernières années du 19^e siècle et autour des années 1902-1903. Les peintres japonais qui viendront notamment à Paris, Asai Chû et Takeuchi Seihô, seront marqués par des peintres comme Corot, puis les impressionnistes. Et ces derniers seront inspirés par le poète Shiki. C'est lui, qui après la femme de lettres Sei Shônagon (10^e siècle), utilise le principe de *l'essai au fil du pinceau*, se transformant en *shasei*, le pris sur le vif, le *C'est ça et rien d'autre*.⁽²⁾

Les frères Goncourt renforceront cet attrait pour le japonisme grâce à leur véritable musée d'objets d'art japonais. Les peintres de Barbizon, quant à eux, seront séduits par les coloris des *ukiyo-e*. Les paysages des impressionnistes - pure représentation d'un lieu souvent banal, mais saisissant l'exacte vérité d'une saison - se rapprochent de la poésie du *tanka* japonais. Enfin, le japonisme va également influencer l'Art nouveau : ainsi la sculptrice Camille Claudel quand elle adoptera un nouveau style issu de ce japonisme (*les Causeuses*, 1897, et *la Vague*, 1900).

C'est donc le *ça et rien d'autre* qui va intéresser au début les poètes français. De sorte que l'intérêt pour la poésie de forme brève et fixe, comme le *tanka*, n'est pas anodin.

Le *tanka* est un poème court dont la formule métrique est 5 – 7 – 5 – 7 – 7 syllabes. Cette forme « exprime le surgissement de chaque pensée dans l'esprit et devient alors l'expression de la conscience d'une pensée momentanée », dira Alain Gouvret dans son introduction du recueil *L'amour de moi*, de Takuboku Ishikawa. Un peu plus tard, Saitô Mokichi (1882 – 1953) précisera le fondement du *tanka* comme correspondant à une représentation de la vie par une sorte de pénétration des choses. Willy Van de Walle le rapprochera de l'expression allemande « *Einfühlung* » où « le poète doit pénétrer jusqu'à l'essence des choses, d'où une mise en valeur

accrue du caractère lyrique propre au tanka. »⁽³⁾ Le tanka exprime les sentiments les plus intenses avec musicalité, légèreté et retenue.

« C'est la juxtaposition d'une image concrète ou d'une action qui amène le lecteur vers l'abstraction d'un sentiment qui l'éclaire quant à la préoccupation du poète... Le poème, empruntant une syntaxe sans grammaire obligatoire, se compose de fragments, même disparates, d'images et de sentiments. Le troisième ou le quatrième vers peut fonctionner comme pivot, unissant, de façon elliptique, ce qui précède à ce qui suit. Le tout réussit à suggérer une épiphanie de la nature humaine, à synthétiser une vérité qu'on peut sentir sans nécessairement la saisir. »⁽⁴⁾

Le tanka va à la rencontre de poètes comme Verlaine. Les poèmes avec des vers impairs sont une caractéristique de la poésie verlainienne déjà présente dès *Les Poèmes saturniens*. On trouve des poèmes rythmés de cinq ou sept syllabes tantôt en isométrie, tantôt en hétérométrie (alternance de mètres pairs et impairs). Ainsi, le poème *Chanson d'automne*, intéresse particulièrement les Japonais qui l'ont inscrit dans leurs manuels scolaires de littérature et dans leurs anthologies poétiques.

Si les vers courts sont rares en poésie occidentale, Verlaine fait resurgir le rythme, grâce justement aux vers courts. Ils donnent à la rime des résonances qui suggèrent le paysage plus qu'il ne le décrit. Nous sommes proches de l'impressionnisme. Nous sommes proches du tanka et de l'esthétique de la poésie japonaise classique : usage des rythmes impairs, concision, art de la suggestion, mais aussi rapport fusionnel avec la nature, et enfin, sensibilité à la fois retenue et mélancolique.

Mallarmé, appelé, selon la légende, par Victor Hugo « *cher poète impressionniste* » est, lui aussi, attiré par cette forme poétique, lui qui souhaitait « *la disparition élocutoire* », recherchait la couleur musicale de la poésie. Il poursuivait alors les recherches des poètes, comme Verlaine et Rimbaud, autour du rythme, des vers impairs, et notamment le 5 et 7 syllabes que l'on retrouve dans la poésie japonaise. Mallarmé se trouvait ainsi à la jonction de cette poésie et de l'impressionnisme, par son attrait pour les impressions fugitives.

En France, les premières anthologies de poésie japonaise apparaissent alors : celle de Léon De Rosny consacrée au *Manyôshû* et au *Hyakunin isshu*.⁽⁵⁾ Puis, c'est au tour de Judith Gautier, fille de Théophile Gautier, le chef de file des poètes parnassiens. Elle connaissait bien Baudelaire et les orientalistes, comme les frères Goncourt. Elle faisait partie du cercle autour de Mallarmé, et de Richard Wagner⁽⁶⁾, tous deux intéressés aux convergences entre la musique, les couleurs et la poésie, leurs capacités de suggérer des émotions.

Judith Gautier invita dans ses salons littéraires autant des poètes, que des artistes japonais. Puis, elle traduisit *Le Livre de Jade*, des poèmes chinois dont les vers présentent le même nombre de syllabes, une césure et des rimes⁽⁷⁾, qu'elle envoie avec une dédicace en caractères chinois à Victor Hugo, qui en fut impressionné⁽⁸⁾. Ensuite elle traduisit des tankas, regroupés dans *Poèmes de la Libellule*, datant du 9^e siècle⁽⁹⁾, d'après la version littérale de M. Saionzi, conseiller d'État de S.M. l'Empereur du Japon, illustré par Yamamoto, un artiste japonais, qui fréquentait aussi ses salons.

Au début du 20^e siècle, en 1908, à Paris, est publié à 300 exemplaires un petit ouvrage d'Albert de Neuville, des épigrammes à la japonaise avec 163 haïkaïs et tankas. En 1921, Nicod-D Horigoutchi, un Japonais, publie à Paris des tankas écrits en japonais et traduits par lui-même, aux Éditions du Fauconnier. Jean-Richard Bloch présentera dans *Les Cahiers Idéalistes* de décembre 1921 (pages 232-234) *Variations sur un thème intérieur*, une série de seize tankas. En 1923, le n° 10/11 de la Revue *Le Pampre* donnera quelques aperçus sur le tanka, ceux de Jean-Richard Bloch :

Pénombres des secondes loges;
douze bras nus de femmes
pressent deux par deux l'édifice
de leurs colonnes courtes
comme une géométrie blanche.

Si la photo est manquée
qu'est-ce qu'il va rester
de la tendre et chère figure?
- un trait de sable
une image dans la mémoire.

C'est probablement lui qui a inspiré le poète Jean-Aubert Loranger (3 février 1896 - 28 octobre 1942) qui sera le premier Québécois à publier des tankas, *Moments*, extraits de *Poèmes* (1922)⁽¹⁰⁾ :

Le phare, comme un moulin,
dont tournent les ailes
lumineuses dans la nuit
broyait, en mon cœur,
un grand désir effondré.

Las d'attente prolongée
sans plus rien d'espoir
j'ai regagné la falaise

- je revis la mer,
d'autres phares sabrer l'ombre.

Puis, en **1940**, André Suarès publiera quelques tankas dans le n° 49 de la revue *France Japon*.

En 1948 naît une École internationale du tanka. Cette école éditera en octobre 1953 le premier numéro de *La Revue du tanka international* en langue française et sa publication se poursuivra jusque dans les années 1970. Les fondateurs de cette revue étaient Jehanne Grandjean et Hisayoshi Nagashima. Les présidents d'honneur de la revue étaient Claude Farrère (Président honoraire de la Société des Gens de lettres, membre de l'Académie française) et Nobutsuna Sasaki (Docteur ès lettres, membre de l'Institut des Arts et de l'Académie impériale japonaise).

La contrainte poétique est alors délibérément choisie, comme stimulante. Peut-être aussi, est-ce le retour à l'essentiel et dans le monde concret. Le tanka serait, dans la francophonie, comme une certaine conscience que nous sommes une partie intégrante du monde dans lequel nous vivons...*Interaction muette avec le monde*, dira Roland Barthes.

C'est donc Jehanne Grandjean qui publiera en fait les premiers recueils en tant que tels de tanka en francophonie. Il s'agit de *Sakura - fleurs de cerisier* (1954), puis de *Shiragiku - chrysanthème blanc* (1964). De son côté, Jacques Roubaud, véritablement fasciné par les formes fixes des poèmes comme le sonnet (il dit en avoir lu plus de cent cinquante mille), le renga et la sextine, va fixer les règles du tanka en France dans le recueil *Mono No Aware, le sentiment des choses* (1970).

Au Québec, il faudra encore attendre les années 1990 – 2000 pour un renouveau du tanka, avec André Duhaime⁽¹¹⁾, Janick Belleau⁽¹²⁾, Patrick Simon⁽¹³⁾.

D'une manière générale, le tanka ressurgit **dans les années 2000**, grâce notamment à Internet qui permettra de nouveaux échanges autour de cette forme poétique, probablement du fait de sa richesse suggestive, du *shasei*. Mais aussi parce qu'au cours de ses 1300 ans d'existence, elle s'est toujours renouvelée, jusque récemment avec la poétesse Machi Tawara qui écrira du tanka, « à travers un rythme régulier, les mots commencent à s'ébattre plein de vie, à répandre un éclat énigmatique. C'est ce moment que j'aime. »

Le tanka versus le haïku⁽¹⁴⁾

Au-delà de la différence d'âge – le tanka est né au 8^e siècle et le haïku au 17^e – nous pouvons considérer plusieurs différences dans ces deux for-

mes de poème bref.

Le tanka exprime la beauté, le contemplatif, l'émotif des choses. Il est comme chanté et c'est une réflexion sur la nature et l'humanité. Il peut considérer le passé et l'avenir. Les métaphores et comparaisons peuvent être explicites. Le haïku exprime l'évanescence des choses. Il est rapide, direct, sur des images concrètes, dans le présent uniquement. Les métaphores et comparaisons sont sous-entendues, jamais dites.

Patrick SIMON

PORTRAIT DE MADAME JEHANNE GRANDJEAN

« Parisienne de Paris », comme elle aimait à le rappeler, elle est née boulevard Rochechouart, au bas de la butte Montmartre, le soir de Noël 1880. Elle a peu parlé de sa jeunesse. Il semble qu'elle l'ait passée dans une atmosphère mi-artistique, mi-japonaise. « Jehanne Grandjean aborde tous les arts avec le même bonheur... le chant et la musique avaient trouvé leur prêtresse... »⁽¹⁵⁾ également la peinture (elle était membre de la société des Artistes Français depuis 1922, et participait régulièrement à ses Salons en y présentant essentiellement des miniatures).

Parmi les érables,
Une pagode se dresse,
D'un rouge éclatant;
A son pied serpente une onde
Teintée de ciel parisien.

Jardin japonais

Dans une interview accordée à la RTF en 1960, nous apprenons qu'un ami de la famille, officier français, invitait de temps en temps à la maison familiale des officiers japonais en mission militaire en France, afin qu'elle puisse échanger sur l'art et la musique japonais. Artiste peintre, elle croquait les portraits de ses visiteurs. Parmi eux était un « capitaine dans son uniforme de cérémonie. Celui-ci portait un sabre d'une richesse inouïe, dont la lame avait, paraît-il, coupé plus de mille têtes. La poignée était en peau de requin et incrustée de pierreries et la garde en or massif. » Cet officier la demanda en mariage, mais Jehanne Grandjean choisit de ne pas s'éloigner de sa mère.

Les mois et les années suivants furent consacrés à ses trois arts : musique, peinture et poésie (qu'elle cite dans cet ordre).

Sous des doigts agiles,
Mon violoncelle parlait;
En mon âme émue,
Ma jeunesse studieuse
Revivait en cet instant.⁽¹⁶⁾



Passé l'âge de 60 ans, elle s'est intéressée à la poésie lorsque, vers la fin 1942, elle quitta Paris pour se replier en zone libre, à Vayrac dans le Quercy.

Elle préférait la poésie classique, comme l'a souligné, dans la préface de *Au gré des jours*, Jean Moulinier, vice-président de la société des poètes du Quercy : « Jehanne Grandjean, l'un des derniers poètes qui respectent les lois sacrées de la prosodie, trouve le moyen, comme tous ceux qui connaissent à fond le métier du vers, de laisser vivre librement sa poésie, malgré ou plutôt avec l'aide des contraintes imposées par les règles. »

Membre de la Société des gens de Lettres de France, elle a publié quatre recueils de vers (comme elle les appelait) :

Elans poétiques, en 1943, avec 3 illustrations de l'auteur

Lyre et palette, nouveaux élans poétiques, en 1944, avec 12 reproductions de miniatures de l'auteur en hors texte

Au gré des jours, en 1945, avec une reproduction d'un dessin de l'auteur en hors-texte et une couverture de Gaston Hoffmann

Jonchée de rêves, en 1947, avec 15 illustrations dont 10 compositions de l'auteur et couverture de Charles Hirlemann

Elle a également publié deux poèmes accompagnés chacun d'une couverture illustrée par Charles Hirlemann : *Sur le pèlerinage de Napoléon à la Malmaison, en 1815*, en 1946 et *Parc de Sceaux : sur la mort du Cygne*.

De tous ses recueils, ce fut *Au gré des jours* le plus remarqué, en raison de son engagement patriotique. « Sa noble conduite pendant la Résistance et son ouvrage poétique *Au gré des jours* lui valurent la médaille de la Reconnaissance Française. »⁽¹⁷⁾



La guerre terminée, revenue à Paris, elle a rencontré M. Nagashima en 1949, et sa vie bascula. De leur première rencontre, elle a écrit dans *Sakura*⁽¹⁸⁾ : « Le jour, où je fis l'extraordinaire connaissance du maître Hisayoshi Nagashima, fut aussitôt marqué d'un caillou blanc au Livre de ma vie. »

Après avoir étudié le tanka japonais avec Hisayoshi Nagashima, elle a créé le tanka régulier français « afin de le répandre dans les centres poétiques. »⁽¹⁹⁾ Mais, plus que le tanka, la croisade qu'elle voulait mener était,

en prolongement de ses actions de résistante, celle de la paix : « Cette forme courte de poésie m'enchantait malgré sa difficulté, car elle reposait sur une base solide : la vérité. Mais vint le jour où mon Maître me révéla le véritable but qu'il visait en introduisant le Tanka, dans la poésie, non seulement occidentale, mais mondiale, comme un facteur de paix entre tous les peuples du monde. Ses paroles m'émurent profondément et je compris qu'en effet, le Tanka, par sa vérité, pourrait aider à ce rapprochement intellectuel, poétique et pacifique tant souhaité; et ce fut le point de départ de la croisade que nous menons. »⁽²⁰⁾

Imitant le singe,
La jeune femme moderne
Bleuit ses paupières...
Dans la rue, dans le métro,
Regardez ses pauvres yeux!



Pour mener cette croisade, le couple (professionnel et civil) Nagashima/Grandjean disposait de deux 'armes', particulièrement efficaces :

L'Ecole Internationale du Tanka :

Officiellement créé le 3 décembre 1949, ce cénacle donnait des conférences mensuelles sur le Tanka dans la civilisation japonaise, ainsi que tous les arts découlant de celle-ci. Dès 1952, un rythme régulier (maintenu jusqu'en juin 1970) de huit réunions par an, de novembre à juin, a été programmé.

la Revue du Tanka International

Depuis octobre 1953, l'Ecole a publié, trimestriellement, la Revue du Tanka International 國際短歌, afin de transcrire les textes des différentes conférences pour le plus grand plaisir des amis de province et des pays étrangers. La revue dura plus de 20 ans. Le dernier numéro retrouvé à ce jour est le 76, daté de juillet 1972. Il est probable que ce numéro soit le dernier. Les conférences, la revue et les échanges culturels furent les trois domaines dans lesquels l'Ecole Internationale du Tanka excella pendant près de 25 ans. Mme Grandjean a assumé les travaux quotidiens de l'Ecole Internationale du Tanka, et la composition de la revue à une époque où l'informatique ne facilitait pas de telles tâches.

Tous les jours, j'assume
Études, correspondances,
Et mille autres choses...
Qui pourrait imaginer
Ce travail considérable ?



Elle a également publié trois livres de tanka :

Le premier ouvrage, *Sakura, jonchée de tanka*, paru en 1954 regroupe ses premiers tankas (lire mon analyse dans la revue du tanka francophone n° 6 de janvier 2009). En 1959, la poétesse Shigeko Tabuki a adapté en japonais, d'après les traductions littérales de M. Nagashima, les tankas de Mme Grandjean. Cette publication a été complétée de notes, rédigées par Hisayoshi Nagashima, qui, pour chacun des tankas, retrace un trait d'histoire sur Paris.

En 1966, a été publié au Japon, dans les mêmes conditions, la deuxième jonchée de tankas de Mme Grandjean : *Shiragiku (Chrysanthème blanc)*, paru en France deux ans plus tôt (lire mon analyse dans la revue du tanka francophone n° 5 de septembre 2008).

Les ombres s'allongent.
Dans le sable du chemin
Les moineaux s'ébrouent,
Et picorent les miettes
Sous les tilleuls odorants.

Jehanne Grandjean a surtout écrit *L'art du tanka*, sa méthode pour la composition du Tanka français parue en janvier 1958⁽²¹⁾. Celle-ci est divisée en deux parties. Avant de présenter nombre de ses tankas accompagnés de brèves notes précisant les conditions dans lesquelles elle les a composés, elle décortique l'art du tanka : le fond, la forme et l'esprit. Ses propos, clairs et largement documentés, qui peuvent toujours servir nos apprentis kajin, sont l'œuvre d'une femme qui avait la passion d'enseigner.

Mme Grandjean a survécu encore plus de 10 ans après la fermeture du cénacle créé avec son mari pour s'éteindre, le 12 novembre 1982, à 102 ans.

Impalpables choses !
Beauté, jeunesse, amour, gloire,
Ont pris leur envol.
Seuls, subsistent ces vestiges :
Laques d'or, d'argent, de nacre.
Devant des objets japonais

Dominique Chipot
août 2010

Les recueils complets de tanka écrits originalement en français se comptaient, avant 2008⁽²²⁾, sur les doigts d'une main. Les deux premiers sont parus sous la plume de la Française, Jehanne Grandjean (25.12.1880 - 12.11.1982) qui a fait publier, l'un en 1954, *Sakura* (Fleurs de cerisier) – *jonchée de tankas* et l'autre en 1964, *Shiragiku* (Chrysanthème blanc) – *jonchée de tankas*. Puis, paraissait, en 1990, celui du Québécois, André Duhaime (1948-), *Traces d'hier*⁽²³⁾. Le poète en célèbre, cette année, le 20^e anniversaire.

Qu'est-ce que le tanka pour M. Duhaime? C'est un poème lyrique de 31 syllabes (en japonais, souvent moins en français) composé d'un tercet (5, 7, 5 syllabes) et d'un distique (7, 7 syllabes), « cette deuxième partie venant comme réponse, ou relance, à la première. Le distique est généralement l'expression d'un sentiment (ou un commentaire – ou une émotion⁽²⁴⁾) suscité par un objet concret ou l'ici / maintenant mentionné dans le tercet. »⁽²⁵⁾

Un objet concret'

Assurément, *Traces d'hier* est ancré dans 'l'ici/maintenant'... d'alors ; marqué du sceau de la rupture, celle du ton classique en tanka et celle d'un couple.

Surprise : nulle part dans le recueil ne se trouve le mot 'tanka'. À la lecture des 80 quintils, divisés en quatre sections, on en reconnaît pourtant la forme classique... occidentale : poème sur cinq lignes; absence de ponctuation et de majuscules ; « sans rimes ni figures de style »⁽²⁵⁾ ; indication saisonnière – dans un peu plus que la moitié des poèmes (*équeutant des fraises / comment empêcher les enfants / de venir en prendre*) ; forte présence du 'je'. La rupture se manifeste dans l'expression : les moments anodins sont notés dans un vocabulaire familier de la vie quotidienne (*le temps d'un souper / et de la vaisselle ; mes doigts tournent / le bouton de la radio ; de l'auto / au dépanneur / à l'auto ; je me lave les dents / avec une brosse neuve ; il fallait les couper / les deux arbres de la cour / c'est maintenant fait ; pelant des pommes / silencieusement*).

De prime abord, on croirait, à la lecture de cette première section du recueil, qu'il s'agit du vécu d'un travailleur ordinaire ayant femme et enfants. Mais on apprend, dans les deux derniers textes, que le narrateur est poète de profession (*jeune poète / il se coupait la langue / sur un rabat d'enveloppe ; en ouvrant le journal / le poète et son éditeur / vérifient leurs billets de loterie*). Il apparaît qu'une vie familiale soutenue laisse peu de temps à la rêverie, à la poésie.

L'expression d'un sentiment

Voyons maintenant le sens du tanka, selon M. Duhaime : dès ses débuts au VIII^e siècle, ce poème « obéissait à l'élégance et au raffinement de la Cour impériale ; d'une manière concise et délicate, il exprimait les sentiments nobles comme l'Amour, la Vie, la Nature, la Beauté. (Aujourd'hui, il s'agit) de ne pas fuir dans la rêverie poétique, mais bien d'entrer dans le réel. Le beau et le vrai ne sont pas toujours jolis.»⁽²⁵⁾ L'explication d'André Duhaime n'est pas seulement fondée mais aussi poignante; d'autant plus que son recueil est centré sur la séparation et les résultats de cette action. La séparation engendre de nombreux sous-thèmes chers au tanka. De 'manière concise', M. Duhaime les traite mais le classique kimono de soie noire est devenu le contemporain yukata en coton.

Le lyrisme permet d'entrer, souvent à pas feutrés, dans la psyché d'un auteur, dans l'intimité des poèmes. J'avoue avoir été terriblement émue par plusieurs d'entre eux. Comme on dit d'un film qu'il est intimiste, c.-à-d. qu'il montre, dans un huis-clos, un ou deux personnages vivant une situation difficile qu'ils exorcisent par des monologues intérieurs ou des dialogues elliptiques, on peut qualifier le recueil *Traces d'hier* de cette épithète. Le poète se remémore un passé amoureux et familial dont il reste des traces profondes, voire indélébiles.

Avant la rupture, on sent une certaine lassitude (*l'arbre de Noël / retourne dans sa boîte / branche par branche*) et un désir inconscient de changement (*la tentation d'acheter / des bottes de cow-boy*); on reçoit la bouleversante réflexion sur l'identité personnelle (*mon nom / quel autre me conviendrait mieux / si tout était à refaire*) et sur le couple (*j't'aime / j't'aime pas / qu'est-ce qu'on y peut*). Cette période d'incertitude entraîne forcément des pensées pessimistes (*en cette fin d'année / seuls les morts se ressemblent*).

Puis, vient la prise de décision... aussi déchirante que l'hésitation (*dans un appartement blanc / toutes les boîtes défaites / et c'est encore vide*) : un quotidien empreint de solitude dans le noir, dans les rues, la nuit; de silence malgré la visite des enfants ayant grandi. La nostalgie côtoie une violente souffrance (*que peut bien signifier / croquer dans un bol de verre*). L'envie de rien revient jour après jour (*ces journaux de la semaine / que je n'ai pas lus / tout le tas à la poubelle*). Et les doutes reprennent de plus belle (*ai-je raté ma vie / ai-je fait exprès*).

Dans le dernier volet du recueil, il y a encore des éclats de vif chagrin (*boire de la bière / et hurler plus fort / que la rivière en crue*) mais le temps s'écoule plus légèrement, dirait-on. Est-ce l'effet de la douceur des saisons, du regard des femmes, de l'odeur des parfums ? La 'rêverie poétique' émerge (*s'extasier devant une fleur / sans en connaître le nom ; ce prénom / que je me suis surpris / à griffonner*) ainsi que la sensualité (*le vent qui mord / est une caresse de femme / sur ma poitrine nue*). Au cours

des mois, un changement de tête et d'état d'esprit s'opère. Il y a de la vitalité dans l'air et la technologie sera au rendez-vous... à preuve, ce poème prémonitoire quant à l'activité, à venir en 1997, sur la Toile :

pour la première fois
j'ai mis à la poubelle
de nouveaux poèmes
ramassé sur la rue
un stylo sans encre

C onclusion

Selon moi, *Traces d'hier* est aussi actuel qu'à l'époque de sa publication. Pourquoi ? Parce que ses thèmes, faisant appel à l'intelligence du cœur, sont universels. J'estime que le pilier du haïku au Canada francophone et le promoteur du tanka sur Internet est aussi (in)novateur que Machi Tawara (31.12.1962-), poétesse qui, à 25 ans, a déclenché un tsunami avec son recueil de tanka, *Sarada kinenbi (L'anniversaire de la salade)*⁽²⁶⁾. Leurs textes sont aussi intimes et vrais que les tankas écrits à la Cour impériale de jadis – seuls les termes et le ton ont changé.

Le Montréalais de naissance a toujours privilégié l'avant-gardisme en poésie : dès 1985, il écrivait dans l'Avant-propos de *Haïku, Anthologie canadienne* (codirigée avec Dorothy Howard) bilingue que des poètes « respectent les règles traditionnelles, (... d') autres sont davantage modernes et expérimentaux ». Il récidivait en 2001 dans l'Avant-propos de son anthologie du haïku contemporain en français, *Chevaucher la lune* : des « spécialistes émettent régulièrement de sérieux doutes quant à la composition de haïkus (et de tankas) en d'autres langues que le japonais, les poètes tentent l'exploration et l'expérimentation... ». Encore aujourd'hui, il continue de tailler autrement les deux joyaux poétiques de l'archipel nippon – une promenade sur son site vous en convaincra.

Traces d'hier est jalonné de six dessins de l'artiste peintre, Réal Calder. Ceux-ci ont su capter l'esprit du recueil.

Janick BELLEAU

TOU.TE.S DES APPRENTI.E.S SUR LA VOIE DU TANKA CONTEMPORAIN ⁽²⁷⁾

Nous étions ignorants et amoureux des choses,
nous en sommes maintenant informés.

Nicolas Bouvier

Ah, le métier d'apprenti.e ! Celui de l'ouverture de l'esprit et du cœur.

Celui où rien n'est encore acquis. Celui des tâtonnements. Pas seulement celui de ~ l'ouverture de l'esprit à une grammaire qui dicterait d'intraitables règles concernant l'usage de ceci ou cela. En fait, tant qu'on n'a pas saisi l'esprit de quelque chose, on tourne autour, on cherche à pénétrer le mystère de son fond et de sa forme. Comme lorsque je voulais écrire des haïkus, calepin et crayon à la main, me promenant ici et là, sans liberté aucune, je m'en aperçois maintenant : je voulais attraper non pas un, mais le haïku lui-même ! J'avais en tête des haïkus d'Anciens, des règles ~ aussi bien dire que j'avais la tête pleine ! Je cherchais à imiter, pas à créer. J'ai cru avoir réussi !!! Chaque lendemain matin, pourtant, relisant mes griffonnages de la veille, je désespérais d'y arriver ...

Ce qui a été est forcément un repère, un point d'ancrage pour les écrivant.e.s que nous sommes. Si seulement, malgré nos minuscules connaissances, pas toutes intégrées, de surcroît... Mais tout se passe comme si, chacun.e notre tour, nous ressemblions à Jean Cocteau qui un jour s'est aperçu, avec stupéfaction, qu'il n'était plus dans la création... qu'il « s'imitait » lui-même...

Qu'est-ce que c'est, d'où ça vient un tanka ? Replongée dans l'*Anthologie de la poésie japonaise classique* (Gallimard, 1971), je me suis intéressée à la Préface, pour retenir quelques lignes concernant le tanka : « Vers 908 fut compilée [...] la première et sans doute la plus remarquable des anthologies officielles [...] Les poètes visent à l'élégance, l'excès de ce raffinement les conduira souvent et sur une pente de plus en plus déclinive, vers une préciosité qui nuira au véritable élan poétique. [...] En dépit de ces reproches, le tanka est souvent un poème exquis ; la concision de sa forme s'allie à l'élégance. [...] l'amour s'exprime avec délicatesse. On peut regretter parfois le retour inlassable de l'admirateur de fleurs, de la neige, de la lune [...] ; les poètes versant des torrents de larmes au point que leurs manches en restent éternellement trempées. [...] » (G. Renondeau)

Je suis aussi de celles qui regrettent ce « retour inlassable de l'admiration des fleurs, de la neige [...] », surtout lorsque les poèmes nous sont donnés de manière strictement descriptive. Et cela, que ce soit dans le haïku tout autant que dans le tanka, ce poème qui commence à nous interpeller et qui est, ici, à la fois mon sujet et mon objet. Je cite quelques poèmes exquis et d'expression ancienne pour bientôt me glisser brièvement, mais avec délice, dans le recueil *L'anniversaire de la salade*. Comme si la voix de son auteure avait modernisé le tanka, lui avait redonné une *respiration* contemporaine.

J'apprécie la pudique description de chacun de ces poèmes, leur évocation, autant ceux des Anciens que ceux de Tawara Machi. Même ceux dont les manches... écrits il y a plusieurs centaines d'années, sont magnifiques. Que les tankas soient anciens ou nouveaux, en eux il n'y a presque jamais étalage de sentiments, ni complaisance. Que des tons de voix qui

inspirent, révèlent dans le personnel d'une vie, l'impersonnel de beaucoup d'autres.

Même si tu prends un autre oreiller
Pour reposer ta tête
Garde-toi bien d'oublier
Le souvenir du clair de lune
Qui tombait sur cette manche trempée de nos larmes

Fujiwara no Sadaie, 1162-1241

Le vent de ma maison
Souffle chaque jour
Mais de ma femme
M'apportant des nouvelles
Il n'est personne qui vienne.

Maroko no Muraji Ôtoshi

Notre corps est une poussière
Qui sans demeure fixe
S'en va dans le vent.
Quelle direction prendra-t-il ?
Il ne semble pas le savoir.

Anonyme

Êtes-vous venu à moi ?
Serais-je allée vers vous ?
Je ne me le rappelle plus.
Était-ce un rêve, ou la réalité ?
Étais-je endormie ou éveillée ?

Grande Prêtresse d'Ise, dans les années 800

Je vois bien que le tanka est un poème ~ lisible. Il semble rendre les mondes invisibles au monde visible, par la qualité de ses descriptions, les rapports établis entre un élément et un autre, de niveau différent, rapports qui provoquent un glissement de sens entre deux *réalités*. Pas de faux mystère. Pas de fausse complexité. Pas de maniérisme. Il ne cherche pas à faire beau, le tanka, mais à faire vrai. On dirait que les auteur.e.s tentent d'imprégner en lui, en s'appuyant sur les mots de tous les jours, à même leur langue maternelle (celle qu'il / elle connaît le mieux !) la complexité intrinsèque de la vie, telle émotion mais sans la dire la plupart du temps, tel sentiment, tel rapport au monde. Il sait, elle sait bien que la vie n'est pas plate, que chaque événement, même le plus intime, est relié à un réseau bien plus vaste de rapports, qu'il a des liens avec le passé tel qu'il est inscrit en lui, en elle, qu'elle suscite des réflexions, des questionnements, ou même de simples constatations. Il n'est d'abord pas un poème

occidental (davantage tourné vers une intellectualisation), bien qu'il soit actuel. Ici, l'écrivain.e laisse venir à lui, à elle ce qui cherche obscurément une expression. Il, elle ne cherche pas, on le dirait, à écrire un poème, absolument. Il, elle laisse davantage, il me semble, le poème venir au monde, trouver son expression à travers lui, à travers elle. Un peu comme si celui-ci était attrapé au passage : quelque chose avait été ressenti et, maintenant, quelque chose cherchait à se dire, poussait à une expression. L'auteur.e ne tire pas sur la tige de la jeune carotte pour qu'elle croisse plus vite. En lui, en elle, la patience, tout en posant les gestes nécessaires qui en favorisent la croissance.

Passons maintenant à celui qui est, au tanka selon Tawara Machi.

« [...] Le fait d'être bref tourne-il toujours au désavantage de l'expression ? Je ne le pense pas. En retranchant tout ce qui à l'intérieur de nous est vain, ou confus, on se débarrasse peu à peu de toute la graisse superflue qui s'attache à l'expression. Et ce quelque chose qui subsiste au bout du compte, on parvient à le prendre au filet de la forme fixe. [...]

Mais je voudrais m'efforcer d'être toujours à un début de moi-même.

[...] J'aime la cuisine, j'aime la mer, j'aime écrire des lettres et en recevoir. [...] Je suis étourdie, pleurnicheuse, et je m'étonne de tout et de n'importe quoi. (Extrait de la postface de l'auteure) »

Quand j'utilise la brosse qui a démêlé tes cheveux
s'exhale une odeur d'homme
qui me rend si heureuse (p.20)

Tawara Machi a, semble-t-il, redonné un souffle au tanka. Comme nous pouvons lire dans la première partie de la postface signée par l'auteure, la vie ~ sa vie ~ est la matière première de ses poèmes : celle-ci en porte l'intuition et la réalisation. Ce qui en elle est vivant a été essentiellement ressenti, avant d'être donné à l'écriture qui, elle, le remet en circulation. Rien dans une vie humaine n'est à ensevelir, pas même les choses du cœur, et c'est ce que nous offre à lire, entre autre chose, l'écriture de cette poète hors du commun.

Parler de la forme... D'autres, bien mieux que je ne saurais le faire, se sont penché sur elle. Dans beaucoup d'articles c'est souvent d'elle qu'il est question. Sans un fond bien articulé, pourtant, elle n'existe pas. Ce qui m'intéresse davantage ici est donc le fond, l'esprit, la nourriture qui assouvit cette forme, lui donnant un corps ~ d'écriture.

Ce Recueil est presque un Carnet ! Si j'aime les Carnets d'auteur.e.s, ceux -là tissés d'écritures brèves, condensées, fortes, qui ramassent l'essentiel. Rien ne me semble plus heureusement saisi à même le quotidien que les tankas de ce recueil-ci : dans chacun, le fragment d'une puissante attention, celui d'un seul instant ~ radicalement vécu, sa fulgurance, sa plénitu-

de, son émotion, sa réflexion ; son vide aussi. Comme s'il ne s'était rien passé, mais que ce petit rien, ici, un creux dans le chapeau, n'avait pas su se passer de mots.

Ce sera comme un souvenir
Aussi le laissé-je comme tel
le creux de mon chapeau de paille (p.9)

L'épaisseur sémantique de toute une vie semble contenue dans ce tanka (comme dans beaucoup d'autres) traduit et distribué sur 3 lignes au lieu de 5 (par le traducteur), chacune portée par un choix lexical et une syntaxe réduits à leur plus simple expression : un passé est inscrit dans le poème lui-même inscrit dans un moment présent empreint d'intensité. On n'a pas cherché à faire beau mais à traduire une vibration d'être.

Les poèmes empruntent et laissent deviner tour à tour une pluralité de tons qui tissent toute vie, passant d'un ton amoureux à un autre plus humoristique. Même celui de la dérision. Même la peine, l'ennui, le sarcasme peuvent s'y exprimer. Tout ce qui est humain est digne, en fait.

Pourtant, aucun ton ne nous est donné noir sur blanc. Chacun est suggéré, évoqué, souvent soutenu par l'amplitude d'une parcelle du passé, qui sert de caisse de résonance inconsciente aux événements du présent.

J'aurai donc aimé en cette année 85
qui s'achève dans une pièce où je me retrouve
avec mon dieffenbachia (p.57)

Côté fond, les tankas de Tawara Machi entretiennent-ils une parenté avec quelques-uns des Anciens ?

Presque rien dans ces conversations presque rien
dans ces sourires mais c'est pour presque rien
que je l'aime mon pays natal (p.73)

Si ce n'est du rapport à la vie quotidienne qui les fonde, j'en vois peu. Cette auteure a, on le dirait, laissé à eux-mêmes les cerisiers en fleurs et les petits oiseaux pour volontairement s'inscrire dans la vie japonaise d'aujourd'hui. Dans sa vie. Elle n'a pas essayé d'imiter, mais de s'ancrer dans son quotidien pour donner un souffle à ses poèmes. Le souffle de sa propre vérité, de son chemin. Quoi demander de plus nécessaire à une écriture ?

Hélène BOISSÉ

INVITATION À PRENDRE LE THÉ (28)

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur...⁽²⁹⁾

Fallait-il que Verlaine ait donné le premier envoi significatif au tanka francophone ? Il semble que ce soit le cas, selon Patrick Simon, directeur de la première *Anthologie du tanka francophone*. Ueda Bin, poète japonais a décrit Verlaine comme celui qui « *transmet la voix de la musique, tout en tentant de capter les effluves nostalgiques de la nuance* »⁽³⁰⁾. En y pensant bien, cette première envolée poétique, n'évoque-t-elle pas tout l'éventail universel, que seul le tanka, comme genre poétique séculaire, s'essaye à nous déployer par le rythme impair qu'il nous suggère. Modulé d'une musicalité sensitive chère aux impressionnistes, le tanka n'ajoute-t-il pas le coloris intérieur, tant recherché de tout éventuel auteur ou lecteur à travers cette forme poétique ?

Nous comprenons également, en lisant l'*Introduction* de ladite anthologie, que cette forme d'écriture japonaise magnifie notre ouïe en trente et une syllabes : un lyrisme qui entrecroise un sentiment et une image coup de foudre, rencontre et miracle tant attendus.

Ainsi, l'*Introduction* de Patrick Simon, qui constitue un mini-essai sur la question, renforce-t-elle la réceptivité à cette poésie et, du même coup, la capacité à s'émouvoir. Elle met en avant la nécessité de revenir sans cesse afin de trouver toujours quelque chose de plus subtil, de plus profond... jusqu'à se surprendre, à la lecture de cette *Anthologie*, à tourner les pages comme on retourne les feuilles de thé dans la tasse... à se délecter. Lorsque j'appris que Patrick Simon entrait dans cette aventure, je me dis qu'il fallait être bien armé pour tenter le coup. Le tanka, à travers son histoire, avait déjà offert ses lettres de noblesse, à travers de multiples publications tant orientales qu'occidentales. Pourquoi donc, ajouter une nouvelle anthologie à ce qui existait déjà ? Une nouvelle essence de saveur 'francophone' à notre thé, pour notre plus grand plaisir.

Sachons que depuis les années 2000, c'est le haïku qui gouverne la barque des formes japonaises. Internet à bâbord de courriels, jusqu'à tribord de forums en se hissant sur les hunes des blogs et concours dans le sillage du bref créateur. Mais le tanka francophone

dans tout ça ? Il y avait, depuis 2007, la *Revue du Tanka francophone* parallèlement au développement des *Éditions du tanka francophone*, permettant aux chantres du tanka comme aux néophytes d'en exprimer la réalité d'aujourd'hui. Et même de faire des vagues en éditant quelques recueils.

Dans sa démarche, Patrick Simon n'ajoute-t-il pas qu'il faille constamment revenir aux sources de cette forme d'écriture ? Ainsi, en ce début du 21^e siècle, est-il étonnant de constater, nous rappelle-t-il, que, par le truchement d'expositions d'estampes japonaises, des poètes symbolistes tels Baudelaire ou Verlaine connaissaient, sinon appréciaient hautement, la culture japonaise. Plus près de nous également, le poète québécois Jean-Aubert Loranger...⁽³¹⁾

Le tanka, un genre qui ne vieillit pas; qui marie depuis toujours l'image concrète, la musicalité, tout en conservant le mode lyrique de cette virtuosité qui dénoue, déchire et rapièce le cœur sur la page blanche...

Patrick Simon, en tant qu'instigateur de cet ouvrage contemporain, réveille nos motivations et renouvelle notre envie de traverser vers l'autre rive du poème, de nous y installer subrepticement, ne fût-ce qu'un instant, dans le sillage de l'oie aventureuse et de faire migrer notre regard vers la cinquième saison.

À rebrousse-temps, le tanka ne cesse d'être une forme en avant - vers l'avant comme nous répète le zen - suscitant en nous ce désir de retrouver les moindres nuances et allusions qui en font les merveilles, avec les mêmes subtilités intérieures qu'une cérémonie du thé chaque jour renouvelée.

Ainsi, les tankas de cette anthologie - cinq lignes, dont j'aurai peine à choisir les meilleures quant à leur facture - j'aimerais pouvoir les projeter, telles des aquarelles, sur les plus beaux murs de la ville. Quarante sept auteurs d'Europe et d'Amérique francophone, passionnés de leur art, font advenir acteurs, voire dégustateurs, de nouveaux lecteurs. Deux cent-sept tankas multipliés par cinq lignes d'arômes...provenant d'Écosse, de Montréal, Matapédia, Toulouse, Grenoble, Paris, Fosses-la-ville, Épinay-sur-Seine, Urou, Orne, Saint-Pie, Outaouais, Île de Ré, Barjols, Var, Normandie, Larressore, Pyrénées atlantiques... À travers les nombres impairs se tissent les mailles de la tendresse de poètes.⁽³²⁾

Des tankas, dont le choix s'imposa d'abord par le regard anonyme, franc d'une exigence et d'une rigueur peu communes... (en poésie, comme dans la vie, faut-il risquer d'ajouter des tons au soleil, afin d'entrouvrir plus grande la porte de la clarté ?) assaisonnés des cinq sens et d'un sixième, porté par le parfum d'un thé seul capable d'élever notre esprit, comme le

ferait le silence d'un crépuscule vaporeux. On ne peut se tromper en ouvrant ce livre.

À travers les feuilles de thé des auteurs, vous ne lirez pas la bonne aventure mais vivrez, dans toute l'acceptation du terme, une expérience privilégiée : celle de boire avec tous vos sens. Peut-être aussi ferez-vous d'autres découvertes qui vous donneront le goût d'aller plus loin dans votre exploration esthétique ?

Jean DORVAL

D'ÂMES ET D'AILES / OF SOULS AND WINGS / (ONNA GOKORO)⁽³³⁾

Le tanka constitue pour Janick Belleau un sujet d'étude majeur. Cependant, malgré le renouveau de ce genre poétique dans la francophonie contemporaine, aucune poétesse francophone n'avait écrit de recueil de tanka en français - et aussi en anglais - depuis presque cinq décennies. Ce retard est à présent comblé.

D'âmes et d'ailes, rédigé en orthographe moderne, se compose de deux parties. La première présente un historique du tanka féminin, depuis le IX^e siècle - à l'époque où il portait le nom de *waka* - jusqu'à aujourd'hui, mettant en relief deux grands moments : celui du Japon ancien d'une part, celui du Japon moderne et de la filière française d'autre part. La seconde offre un ensemble de 91 tankas structuré en sept séquences. Le fil qui les sous-tend apparaît nettement : il s'agit d'une poésie ancrée dans l'environnement immédiat de l'auteure et dans les saisons ponctuant la fuite du temps ; au gré de l'instant vécu, elle laisse jaillir l'émotion qui réactualise la mémoire.

Avant de commenter plus avant, il convient de s'attarder au titre, *D'âmes et d'ailes*, inspiré visiblement par le beau haïku inscrit en préambule au recueil :

bruits de neige et d'encre
frôlement d'âmes et d'ailes
deux papillons s'aiment

Juliette Clochelune

Anthologie Regards de femmes - haïkus francophones, Janick Belleau

La principale particularité de ce titre est sa forme binaire, la dualité étant le principe même de la vie issue de l'union des principes fémi-

nin et masculin. Cette empreinte duelle est gravée en tout être humain, dans chacune des œuvres humaines et dans chaque élément constitutif du monde : le yin et le yang de la pensée asiatique le rappellent. *D'âmes* peut inspirer la réflexion suivante : la poésie (par extension les différentes formes d'art) est propre à exprimer la vie et les états de l'âme dans leurs formes les plus variées ; son pouvoir étant de toucher les esprits au plus profond et durablement, elle s'inscrit dans le passé, le présent et l'avenir. *D'ailes* relève également de la conception de la poésie formulée par ceux que l'auteure nomme les « deux piliers essentiels du tanka classique », à savoir Ki no Tsurayuki et Fujiwara no Teika qui se sont accordés à la conclusion suivante : « le sens (le cœur) et l'expression (les mots) seraient indissociables comme le sont les deux ailes d'un oiseau » (la dualité encore !) ... comme le sont aussi les deux composantes du titre. Au passage l'homophonie « d'âmes et d'ailes / dames et d'elles » n'aura échappé à personne.

D'âmes et d'ailes explore de nobles sentiments ou de grands thèmes parmi lesquels l'amitié, l'amour et le rapport à l'autre en général, la solitude et la souffrance, la mort. Mais la citation initiale de Marguerite Duras : « J'écris sur les femmes pour écrire sur moi, sur moi seule, à travers les siècles. » (*La vie matérielle*) indique clairement que la Femme occupe la place centrale du recueil. *Entre culture et nature* traite principalement de la relation des êtres entre eux. Dès le premier tanka,

Fraiche matinée
les samares voltigent
stabat mater
monte la voix d'Emma Kirby
le temps suspendu

le trait d'union entre les femmes de tous temps est illustré par le chant d'Emma Kirby à la gloire de Marie. La métaphore filée de l'aile (figurée par « les samares ») et la voix qui s'envole littéralement imbriquent habilement nature et culture, illustrant ainsi parfaitement le titre de ce premier mouvement. On remarque dès à présent l'image de la Mère associée à la douleur, un thème repris plus loin.

Tout comme la poésie transcende le pouvoir des mots pour devenir, selon la traduction de la pensée de Fujiwara no Teika, « touchante même aux dieux invisibles », la virtuosité permet de dépasser les blessures (les maux, y compris la mort) les plus cruelles en les sublimant.

Si le recueil s'ouvre sur le chant, n'est-ce pas pour rappeler que le tan-

ka, tout comme le *waka* des origines, est bien un chant aux accents lyriques ? Qui plus est, un chant éminemment féminin car la femme a largement contribué à l'émergence de ce genre poétique.

Feu ardent loue l'amour et la sensualité. Du monde, monte inlassablement un chant, tel un hymne à la vie d'où surgit l'émotion. La poétesse est tout ouïe car le chant est le don divin de la parole qui convie à l'écoute ; il figure aussi la voie reliant l'infime au général, l'individuel à l'universel.

Nous écoutons
le chant des grillons
goûtant le limoncello
cela me rappelle la Toscane
tes bras me gardant de la pluie

La marche vers l'hiver montre l'importance de savoir savourer chaque instant de bonheur dans ce monde où toute chose est éphémère, à l'instar de la belle saison et de la jeunesse. Au cœur de cette impermanence, la seule certitude reste l'amour infailible de la poétesse :

Au lever
mes cheveux sur le peigne
à la tombée du jour
feuilles d'érables dans le vent
tout passe... sauf mon amour

Racines fait ressortir la difficulté, pour celle qui enfant a connu les affres de l'abandon, de surmonter la blessure et l'arrachement aux « racines » vitales :

Lierre vieillissant -
fréquentant les refuges pour chiens
la femme pleure
l'enfant abandonnée
un demi-siècle plus tôt

D'une rencontre, qui aurait dû se produire et qui n'a pas eu lieu, résultent incompréhension, confusion et frustration. D'où le trouble et la sensation de vacuité qui habite peut-être l'auteur à la moindre séparation. C'est l'idée majeure qui ressort de *Solitaire* :

Grillons silencieux
soleil sous les nuages
tout est secret
une impression de vide
plus personne ne m'écrit

Au chant du grillon se substituent alors, véhiculé par les sifflantes, des accents de menace. La distance est bien courte du sentiment de solitude à l'idée de la mort, qui s'impose finalement dans *Dernier sommeil*. Les tourments de la nature frappée par l'hiver s'accordent en tous points à ceux de la personne dont le parcours s'incline vers le soir de la vie :

Tempête de neige –
nuit sans sommeil
dans un lit trop grand
je songe à la Mort
comment l'apprivoiser

Le quatrième vers fait irruption dans le quintil tout comme la « tempête de neige » dans la nuit, réorientant la pensée vers la gravité de la question « comment l'apprivoiser », cette mort ?

L'auteure rejoint ici la tradition, séculaire au Japon, qui invite l'être humain à se préparer mentalement à quitter ce monde transitoire. Ainsi en attestent les célèbres « poèmes de mort » rédigés par les Anciens (*Poèmes de mort japonais*, SHOF-SHOH, éd. Tuttle).

Le recueil s'achève sur *L'outre-ciel*, chapitre orienté vers ce que la poétesse nomme « une prochaine vie ». C'est dans une volte-face bousculant le rythme et chargée d'humour qu'elle songe aux possibles traces qu'elle laissera après sa mort :

A Kyôto
rendant visite
aux poétesses de waka –
se souviendra-t-on encore de moi
dans mille printemps

Dans la ville-berceau du tanka et face à ses sœurs « poétesses de waka » à qui elle rend hommage, elle ramène, usant de l'autodérision, le moi à la petite dimension qu'il lui revient d'occuper dans ce vaste monde. En même temps, elle sait que la poésie, comme toute autre forme d'art, est le moyen d'accéder à l'éternité.

La boucle est ainsi bouclée et, revenant à la citation de Marguerite Duras, « J'écris sur les femmes pour écrire sur moi, sur moi seule, à travers les siècles », il conviendrait plutôt d'affirmer, concernant Janick Belleau, qu'elle écrit sur elle pour écrire sur toutes les femmes « à travers les siècles ». Ainsi en témoigne l'hommage rendu à chacune depuis Marie, la Mère universelle, jusqu'à celles qui ont laissé au tanka ses marques de noblesse pour l'éternité, en passant par toutes les contemporaines qu'un chemin de vie semblable à celui de l'auteure unit.

D'âmes et d'ailes est un recueil finement travaillé, sensible et fort, propre sans doute à émouvoir les esprits de ses lectrices et de ses lecteurs. Ceux-ci se laisseront assurément porter par le chant omniprésent de la voix poétique. Il s'ancre à la fois dans la tradition du tanka en deux parties (la première évoquant le plus souvent la nature et la seconde un sentiment ou une émotion inspirés par cette même nature) et dans la modernité de la vie contemporaine, de la langue, de la démarche.

Danièle DUTEIL

NOTES

- (1) Une partie de cet article est issue de l'introduction à la première *Anthologie du tanka francophone*, éd. du tanka francophone, 2010 ;
- (2) Le kore ga de Shiki, selon Jean-Jacques Origas, dans *La lampe d'Akutagawa – essai sur la littérature japonaise moderne*, Collection Japon, Les Belles Lettres, 2008 ;
- (3) « *Littérature japonaise contemporaine* », sous la direction de Patrick De Vos, éd. Philippe Picquier, 1989 ;
- (4) Maxianne Berger, *Revue du tanka francophone* n°3, mars 2008 ;
- (5) *Anthologie japonaise poésies anciennes et modernes des Insulaires du Nippon*, éd. Maisonneuve, Paris, 1871 ;
- (6) Nous trouvons plusieurs traces de leurs relations dans *Le collier des jours, souvenirs de ma vie*, Judith Gautier, éd. Félix Juven, 1902 ;
- (7) *Le Livre de Jade*, Lemerre, 1867, sous le nom de Judith Walter ;
- (8) Selon une correspondance entre les deux poètes, relevée dans le livre *La vie de Judith Gautier, égérie de Victor Hugo et de Richard Wagner*, Anne Danclous, éd. Fernand Lanore, Paris 1990, pages 45-46 ;
- (9) Charles Gillot, imprimeur, 1885 ;
- (10) *Poèmes*, Jean-Aubert Loranger, Montréal, éd. Morissette, 1922, pages 123-124 ;
- (11) *Traces d'hier*, André Duhaime, avec 6 dessins de Réal Calder, éd. du Noroît, Coll. L'Instant d'après, 36, 1990 ;
- (12) *Humeur...haïku & tanka/Sensibility.../Alma...*, Janick Belleau, illustrations Desmarais, éd. Carte blanche, 2003 ;
- (13) *A deux pas de moi*, (haïku et tanka), Patrick Simon, éd. Mille Poètes, 2006 et *Tout proche de moi* (tanka), éd. du tanka francophone, 2008. Patrick Simon publiera ensuite d'autres auteurs avec les éditions du tanka francophone ;
- (14) A partir d'un tableau de Maxianne Berger, elle-même d'après un article de Jane Reichhold <http://www.ahapoetry.com/TANKA.HTM>. L'article est basé sur une comparaison issue de la préface de Marie Philomène de los Reyes à *The New Year's Poetry Party at the Imperial Court: Two Decades in Postwar Years: 1960-1979* (traduction par les membres de the Poetry Society of Japan et autres, Tokyo: Hokuseido, 1983) ;
- (15) Germaine Briffault in *Revue du Tanka International* n°3 ;
- (16) Tanka dédié à la violoncelliste Yoshio Sato ;
- (17) Hisayoshi Nagashima, in *Shiragiku* ;
- (18) La fleur de cerisier reproduite dans cet article est une illustration, signée Hisayoshi Nagashima, extraite de ce livre ;
- (19) Jehanne Grandjean in *Revue du Tanka International* n°58 ;
- (20) Jehanne Grandjean in *Sakura*, Notes de l'auteur & Jehanne Grandjean in *Revue du Tanka International* n°70, dans son allocution donnée en hommage de Hisayoshi Nagashima pour la cérémonie de remise de la Croix de l'Ordre National du Mérite ;
- (21) et intégralement reproduite dans le n° 73 de la *Revue du Tanka International* ;

- (22) En automne 2008 était créée la maison d'édition du Tanka francophone au Québec par Patrick Simon ;
- (23) Publié aux éd. du Noroît, St-Lambert, QC, 1990; puis, réédité sous le titre *D'hier et de toujours*, aux éd. David, Ottawa, ON., 2003. Sur les deux titres, l'auteur a repris ses droits. On peut lire le recueil entier sur la Toile : <http://pages.infinit.net/haiku/> section Tanka ; rubrique Autres tankas de André Duhaime ;
- (24) Dans *Séjours – haïkus et tankas*, éd. Christian Feuillette, Montréal, 2009, l'auteur a enlevé le mot 'commentaire' et l'a remplacé par 'émotion' ;
- (25) Sur le site du poète : tiré de son article, *Autour du haïku et du tanka – Pour découvrir certaines de nos racines en poésie* ;
- (26) Traduction du japonais par Yves-Marie Allieux, éd. Picquier, Arles, 2008 ;
- (27) À propos de *L'anniversaire de la salade*, Tawara Machi, éd. Philippe Picquier, 2008 ;
- (28) À propos de *Anthologie du tanka francophone*, dir. Patrick Simon, éd. du tanka francophone, 2010 ;
- (29) *Poésies*, Paul Verlaine, Classiques universels, 2001 ;
- (30) *Anthologie du tanka francophone*, Patrick Simon, 2010, citation, p. 7 ;
- (31) *Poèmes*, Jean-Aubert Loranger, éd. Morissette, Montréal, 1922 ;
- (32) NDLR : Nous prenons la liberté de nommer quelques poètes : Claire Bergeron, André Duhaime, Patrick Druart, Nanikoo Tsu, Maria Tirenescu, Geert Verbeke, Marie Verbiale... ;
- (33) *D'âmes et d'ailes / of souls and wings / (onna gokoro)*, Janick Belleau, éd. du tanka francophone, Laval, 2010 ;
Recension ayant paru dans la *Revue du tanka francophone*, n° 10, juin 2010. L'auteure remercie la direction de la RTF pour son aimable autorisation de reproduire ici cet article.

Coordonnatrice du dossier

Danièle Duteil

Île de Ré, France.

Écrit des haïkus, des haïbuns et des tankas.

Éditée dans *l'Anthologie du tanka francophone*, dir. Patrick Simon, éd. du tanka francophone.

Anime des ateliers d'écriture et le Kukaï du Grand Quart Sud-Ouest fondé en 2009.

Dernière parution : *Derrière les hirondelles, co-écrit avec Gérard Dumon, éd AFH, juillet 2010* .

Patrick Simon

Dominique Chipot

<http://dominique.chipot.pagesperso-orange.fr/>

Parmi les travaux en cours un livre sur l'histoire et l'écriture
du tanka français (prévu pour 2011)

Janick Belleau

Hélène Boissé

Originnaire du Québec où, hélas, il n'y a pas de mer...

Animatrice d'ateliers d'écriture dans les cafés de sa ville depuis plus de 30 ans.

L'écriture continue de changer sa vie, presque chaque jour.

Pratique aussi, à l'occasion, une forme d'art archéologique :

elle peint des chats sur des roches de rivière aux formes inspirantes.

Dernières publications: *Le jour ne se lève jamais seul* (AFH, 2009),

Sentir la terre, haïkus (David, 2005)

et *Tout a une fin*, poésie (Triptyque, Montréal, 2005).

Jean Dorval